

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Contes wolof du Baol, recueillis et adaptés par Jean COPANS et Philippe COUTY, d'après une traduction de Ben Khatab DIA. Coll. 10-18, n° 1050, série « la Voie des Autres ». Paris, Union générale d'éditions, 1976, 192 p.

La publication des contes wolof de COPANS et COUTY en 10-18 nous incite à rappeler l'intérêt et les qualités du corpus recueilli en 1968 par ces ethnologues de l'O. R. S. T. O. M., autant que l'originalité de l'analyse qui l'introduit.

En effet, ce sont là des traductions faites par Ben Khatab DIA, le co-auteur avec Arame DIOP FAL du dictionnaire wolof, et non des adaptations qu'on nous sert habituellement et qui perturbent par des ajouts « littéraires » l'expression authentique d'une culture et d'une langue qu'on prétendait servir.

Deuxièmement c'est un corpus parfaitement homogène, dont tous les textes proviennent d'un même groupe et qui permettrait par conséquent une analyse sociologique sur des bases très sûres, excluant les extrapolations que l'on fait si couramment d'une culture à une autre.

Enfin, l'approche de COPANS relève des méthodes de la critique structurale et cela lui permet de dépasser l'éternel découpage en thèmes, pour y saisir avec une précision d'entomologiste certaines des valeurs clés de la civilisation wolof : le goût de l'exploit et l'horreur de l'excès.

Ceci nous sort enfin des interprétations moralistes, pédagogiques et généralisantes qui étaient acceptables à l'époque d'EQUILBECQ, mais sont jugées superficielles depuis LEVI-STRAUSS.

Cependant, après avoir rendu justice au travail intelligent de COPANS et COUTY, il nous faut reconnaître que cette étude structurale est courte, si l'on s'arrête là, comme ils l'ont fait.

Car d'abord la structure envisagée dépend d'un corpus qui n'est point exhaustif de la culture wolof, mais limité à une région très particulière, très dominée par l'influence idéologique des Mourides.

Ce qui explique cet « appauvrissement », cette absence de merveilleux que remarquent nos auteurs, qui ne semblent pas se douter que le merveilleux se retrouve ailleurs, dans d'autres contes, d'autres régions wolof et dans d'autres types de textes, les mythes par exemple. Et peut-être qu'une enquête plus étendue leur aurait révélé qu'on ne peut pas généraliser cette observation à tout le pays wolof même si celui-ci est islamisé.

Ensuite, la sensation de « pauvreté » culturelle de l'imaginaire et du verbe provient sans doute aussi des « jeunes diseuses » qui ont fourni « bon nombre de ces contes ». Les spécialistes des contes ne sont pas les jeunes. Et dans nos enquêtes sur la tradition orale nous spécifions toujours qu'il faut s'adresser

aux *anciens*, hommes ou femmes, qui non seulement connaissent les textes et sont experts à les redire, mais encore sont seuls capables de leur fournir une « signification culturelle » qui ne soient pas « élémentaire et se résumant à un bon sens grossier. » — Amsata DIEYE, l'un des conteurs du recueil, le spécifie cependant : « Les contes ce sont les grands-pères qui les racontaient ». Il y a donc là nous semble-t-il une lacune au niveau de la récolte du corpus.

Enfin, une affirmation comme celle de la page 33 : « L'homme wolof trouve ses joies dans une nature humaine que l'histoire ne semble pas avoir touchée ; les institutions, le passé sont absents du tableau », porte le lecteur à se demander si MM. COPANS et COUTY connaissent les griots généalogistes et n'ont jamais eu vent des épopées et des chroniques des *damel* et des *bourba* qui sillonnent l'intégralité du pays wolof, et bien au-delà, jusqu'au fin fond du Sénégal !

Cette généralisation, jointe à cette interprétation erronée, est assez incompréhensible sous la plume d'un COPANS. Cela témoigne soit d'une ignorance des autres aspects de la culture d'où sont tirés les contes publiés, soit d'un oubli, soit plus grave encore peut-être, d'une sous-estimation de la culture des gens de cette société si nécessaire cependant pour analyser sa production littéraire comme le rappelle Denise PAULME. Et COPANS en semble conscient puisqu'il la cite p. 19 et qu'il signale à la même page qu'il ne possède pas à ce sujet tous les éléments nécessaires et qu'il n'est donc pas question de « proposer une analyse sérieuse des contes wolof ».

Il demeure cependant qu'il écrit ailleurs qu'il n'y a pas de « détermination mécanique entre les contes, la matière qu'ils traitent et la société qui les produit » (p. 12).

Surprenant pour un ethnologue, tout de même ! et en contradiction avec toute la critique moderne ; à moins que seul le « mécanique » ici soit à retenir : mais les « médiations, évolutions et transformations » qui sont supposées ne semblent être évoquées que pour noyer le poisson, pour liquider les déterminations en question, et finalement pour éviter l'analyse sociologique du corpus.

Bref, quel que soit le degré de connaissance effective que COPANS possède de la société wolof (1), et même s'il a décidé que cet aspect n'affectait pas fondamentalement la production des contes et leurs contenus, on est cependant tenté de lui rappeler que ses conclusions sont étonnantes dans un pays plus que tout autre bruisant de son histoire séculaire. Aussi le portrait de l'homme wolof qui sort de son analyse est singulièrement « appauvri », lui aussi : musulman sans imagination, paillard, vantard et terre à terre ! Même si M. COPANS voit dans « cette grossièreté et cette naïveté un trait de génie » (sic, p. 33), ce paragraphe par lequel, hélas, il termine son étude, trouve d'étranges échos dans les jugements périmés d'une certaine ethnologie coloniale dont COPANS a par ailleurs si bien fait le procès.

Je ne tiens pas ici à faire à mon tour un procès à mes confrères, mais à signaler simplement les failles d'une étude « pas sérieuse », selon leur propre opinion, et de laquelle il fallait par conséquent éviter de tirer des conclusions hâtives.

Il demeure que ce corpus de contes est bien plus riche que ne le pensent leurs auteurs, et qu'une analyse socio-historique un tantinet attentive y aurait reconnu au passage la trace de maintes institutions (le système des

(1) Nous savons qu'il connaît parfaitement la société mouride !

castes, l'esclavage et le servage, la polygamie et ses problèmes, les funérailles et leurs modalités, et bien sûr le maraboutisme) et d'un passé dont le souvenir perdure tant au niveau social (l'initiation, l'ordalie) que politique (la royaute, les royaumes du Djolof et voisins, p. 68, 70, 71, les razzias p. 124, enfin les problèmes anciens avec les ethnies voisines, Peul, Bambara, dans ce pays qui aujourd'hui ne connaît plus le tribalisme).

Pour terminer nous voudrions dire que, pour nous qui avons vécu au contact des cultures fang, akan et mandingue, la spécificité du Sénégal et, singulièrement, de la culture wolof, est une découverte de tous les jours. Et aussi sa complexité.

Or, c'est cette complexité qui justement semble échapper à nos ethnologues, dont l'introduction introduit assez mal, finalement, à ces contes. Et à ce peuple dont la carte d'identité serait à mon avis « Honneur et Teranga, politesse extrême et duplicité ».

Mais peut-être n'est-ce là encore qu'une autre schématisation ?

Lilyan KESTELOOT.
